

# Lorsqu'un virus rythme la vie affective et sexuelle

Aborder la sexualité en lien avec le coronavirus au sein des institutions exige de la repenser en tenant compte des précautions sanitaires en vigueur. Veillons toutefois à ce qu'elle ne soit pas mise à l'écart au bénéfice des priorités sanitaires. Mieux, la sexualité dans ce contexte pourrait même permettre de nous re-questionner!

Contribution de Catherine Agthe, sexo-pédagogue spécialisée suisse et formatrice pour adultes, [www.catherineagthe.ch](http://www.catherineagthe.ch)

La peur de la contamination a obligé la distanciation des corps, les mesures d'hygiène ont veillé à la désinfection permanente, le port du masque et des gants ont dessiné des allures de laboratoire. En mars 2020, en pleine période de peur, une équipe soignante affirmait: «Ces deux jeunes polyhandicapés sont à risque et pendant le confinement nous devons les séparer dans des chambres individuelles.» Pourtant, ils ne dorment pas dans le même lit. Tout le monde sait que partager la même chambre de nuit comble leur sentiment de solitude. Fin juin 2020, Clara, qui vit dans une résidence intégrée, explique: «J'ai demandé à pouvoir reprendre le train pour ma séance de suivi individuel, parce que j'avais besoin de parler de mon intimité avec mon copain. J'ai un masque et je le mets toujours pour aller à mon atelier protégé. Les éduc du foyer m'ont interdit d'aller à ma séance en train. Ils disent que nous les résidents on est vulnérables et ils veulent pas prendre des risques. Mais je sais que les éduc ils sortent, ils vont voir leurs amis, ils vont dans leurs familles. Nous on peut jamais sortir à cause du virus, c'est vraiment pas juste, parce que moi je fais rien de dangereux!

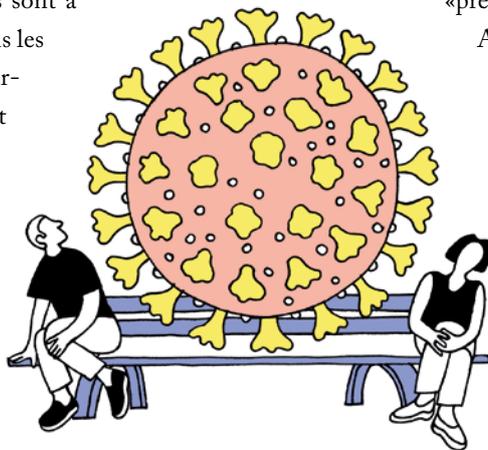
Alors qu'en octobre, on se questionne sur des assouplissements, Léa raconte, au sujet de sa relation avec Jim: «On a pu faire connaissance en septembre pour la première fois avec une coach et ensuite on a été d'accord de se téléphoner. Mais maintenant je veux qu'on apprenne à se connaître autrement mais il n'a pas le droit de prendre le bus pour me rejoindre. Moi j'ai mon studio et ça m'ennuie d'avoir un copain qui ne peut jamais venir tout seul. Ça ne vaut pas la peine!», explique la jeune femme. Jim voit la situation ainsi: «Les éducatrices elles ont pas le temps de faire les trajets en voiture juste pour moi et au foyer ils veulent pas que Léa vienne à cause du covid. J'ai peur que Léa ne m'attende pas, parce qu'elle est libre et moi pas!»

Que sont devenues la valorisation de la santé sexuelle et la reconnaissance des couples et de leurs intimités dans le cadre de la vie institutionnelle? Comment revenir avec confiance à des rencontres plus spontanées et à des tendresses dans les approches corporelles? Que reste-il du désir? Et si Clara décidait qu'elle préférerait risquer avoir le covid plutôt que de se voir enfermée dans son foyer? Parce

que «son corps, c'est son corps»!

Et si nous nous étions trompés avec Léa? Et que, n'étant pas assez courageuse pour oser dire à Jim qu'elle ne souhaitait pas avancer dans cette relation, sa demande de rencontre n'était qu'un «prétexte» pour tuer sa solitude?

Au vu de la nature du handicap et de la sexualité humaine, la marge de manœuvre dans l'accompagnement de la personne handicapée se situe entre banalisation et dramatisation, surprotection et tout laisser faire. Mais n'oublions pas que la personne concernée ne doit pas être réduite à un objet de soins, être surprotégée et infantilisée dans les prises de décisions. Que reste-t-il des discours d'émancipation et d'autodétermination? Quid de sa participation à son projet pédagogique?



## Ne rendons pas leur vie stérile!

«La tyrannie du risque zéro» de la stratégie hygiéniste piétine la vie. Mais profitons de cette période contraignante pour nous demander: «Avons-nous bien décrypté, avec elles/eux, la nature et la place de leur désir?» Derrière la demande «je veux un amoureux» ou «je veux faire l'amour», la personne émet-elle un désir autre? Pour certains, celui d'être reconnu comme homme ou femme. Pour d'autres, peut-être un désir qu'ils ne peuvent formuler qu'avec un vocabulaire restreint ou parce que c'est celui constamment véhiculé. Enfin, parce que ces mots résonnent de manière magique ou car à leur prononciation la personne sait que nous nous intéresserons à elle. Ou alors car elle ne sait pas chercher seule, en elle, la source de son désir. Cela reviendrait à nous demander si nous sommes prêts à reparler autrement du désir. Il est donc possible que de nouvelles questions éthiques surgissent au-travers de la crise du coronavirus. Ces questions agissent comme le balancier d'un funambule, inquiet à la fois des désirs affectifs et sexuels encore et toujours à reconnaître, mais aussi de désirs plus étendus... afin de ne pas perdre l'humanité de la personne en situation de handicap. ●

*Cette contribution a été menée avec Michel Mercier, professeur émérite de l'Université de Namur, Belgique, département de Psychologie.*